

*UNE AUTRE VOIX.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle ;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle.

LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

UNE VOIX.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux.
Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux ;
D'un aride rocher fit sortir des ruisseaux.

UNE AUTRE VOIX.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer ?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer ?
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais !

TOUT LE CHŒUR.

O divine, ô charmante loi !
O justice, ô bonté suprême !
Que de raisons, quelle douceur extrême,
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi !

RACINE, *Athalie*, Acte I, Sc. IV.

“ L'élégant, le correct, l'harmonieux Racine ramena la poésie à son véritable esprit ; la littérature française a dans *Athalie* le chef-d'œuvre le plus parfait qui ait jamais été écrit dans aucune langue. ” — LAHARPE.

SCÈNES DE L'AVARE.

COMÉDIE DE MOLIÈRE.

[QUEL chef-d'œuvre que l'*Avare* de Molière ! Chaque scène est une situation. Quoi de mieux conçu que le caractère de l'Avare ? C'est une de ses pièces où il y a le plus d'intentions et d'effets comiques. La scène où maître Jacques le cuisinier donne le menu d'un repas à son maître, qui veut l'étrangler dès qu'il en est au rôti, et où maître Jacques le cocher s'attendrit sur les jeûnes de ses chevaux ; celle où Valère et Harpagon se parlent sans jamais s'entendre, l'un ne songeant qu'aux beaux yeux de son Élise, et l'autre ne concevant rien aux beaux yeux de sa cassette ; et bien d'autres encore, sont du comique le plus divertissant. — LAHARPE.]

PERSONNAGES.

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ÉLISE, fille d'Harpagon.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.
MARIANE, fille d'Anselme.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }
UN COMMISSAIRE.

(La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.)

HARPAGON, LA FLÈCHE.

Harp. Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détaille de chez moi, maître juré filou, frai gibier de potence.

La Flè. Pourquoi me chassez-vous ?

Harp. C'est bien à toi, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flè. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harp. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

La Flè. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harp. Va-t'en l'attendre dans la rue. Je ne veux point

voir sans cesse devant moi un espion qui furète de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flè. Comment voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

Harp. Je veux renfermer ce que bon me semble et faire sentinelle comme il me plaît. (*bas, à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flè. Vous avez de l'argent caché ?

Harp. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage ! (*haut.*) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flè. Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON, levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.

Tu fais le raisonneur ! Je te donnerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

La Flè. Hé bien ! je sors.

Harp. Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

La Flè. Que vous emporterais-je ?

Harp. Viens-ça que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flè. Les voilà.

Harp. Les autres.

La Flè. Les autres ?

Harp. Oui.

La Flè. Les voilà. (*à part.*) Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !

Harp. Hé ?

La Flè. Quoi ?

Harp. Qu'est-ce que tu parles de voler ?

La Flè. Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

Harp. C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.*)

La Flè. (*à part.*) La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harp. Comment ? que dis-tu ?

La Flè. Ce que je dis ?

Harp. Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

La Flè. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harp. De qui veux-tu parler ?

La Flè. Des avaricieux.

Harp. Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

La Flè. Des vilains et des ladres.

Harp. Mais qui est-ce que tu entends par-là ?

La Flè. De quoi vous mettez-vous en peine ?

Harp. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flè. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Harp. Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flè. Je parle. . . Je parle à mon bonnet.

Harp. Et moi, je pourrais bien parler à ton dos.

La Flè. M'empêchez-vous de maudire les avaricieux ?

Harp. Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent : tais-toi.

La Flè. Je ne nomme personne.

Harp. Te tairas-tu ?

La Flè. Oui, malgré moi.

Harp. Ah ! ah !

La Flè. (*montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.*) Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait ?

Harp. Allons, rends-le moi sans te fouiller.

La Flè. Quoi ?

Harp. Ce que tu m'as pris.

La Flè. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harp. Assurément ?

La Flè. Assurément.

Harp. Adieu. Va-t'en. Je te le mets sur ta conscience au moins.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, FROSINE.

Harp. (*se croyant seul.*) Je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez. . . (*à part, apercevant Frosine.*) Hé bien ? qu'est-ce, Frosine ?

Fros. Oh ! monsieur, que vous vous portez bien ! et que vous avez là un vrai visage de santé !

Harp. Qui ? moi ?

Fros. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

Harp. Tout de bon ?

Fros. Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Harp. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Fros. Hé bien ! qu'est-ce que cela ? soixante ans ! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Harp. Il est vrai ; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, à ce que je crois.

Fros. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

Harp. Tu le crois ?

Fros. Assurément : vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

Harp. Tu te connais à cela ?

Fros. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! quelle ligne de vie !

Harp. Comment ?

Fros. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

Harp. Hé bien ? qu'est-ce que cela veut dire ?

Fros. Je disais cent ans ; mais vous passerez les six vingts.

Harp. Est-il possible ?

Fros. Il faudra vous assommer, vous dis-je ; et vous mettez en terre et vos enfants et les enfants de vos enfants.

Harp. Tant mieux. Comment va notre affaire ?

Fros. Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux ; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le grand Ture avec la république de Venise. Il n'y avait pas de si grandes difficultés à cette affaire-ci. J'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre.

Harp. Quelle réponse a-t-elle faite ?

Fros. Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui doit se faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

Harp. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme ; et je serai bien aise qu'elle soit du régala.

Fros. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

Harp. Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

Fros. Voilà justement son affaire.

Harp. Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle fit quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

Fros. Comment ! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

Harp. Douze mille livres de rente ?

Fros. Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche : c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra aucune des délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme ; et cela monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu ; ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de notre quartier qui a perdu vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

Harp. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'a rien de réel.

Fros. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

Harp. C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

Fros. Oh ! monsieur, vous toucherez assez ; elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

Harp. Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; j'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût.

Fros. Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Harp. Elle ?

Fros. Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme. Elle veut au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant près d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Harp. Sur cela seulement ?

Fros. Oui, et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Harp. Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

Fros. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? des Adonis ? des Pâris et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

Harp. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

Fros. Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous ; je lui ai fait un portrait de votre personne ; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

Harp. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Fros. J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air sérieux*) et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi... Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai.*) La joie éclatait dans ses yeux au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Harp. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

Fros. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore son air sérieux.*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

Harp. Adieu ! Je vais achever mes dépêches.

Fros. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

Harp. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Fros. Je ne vous importunerais pas si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

Harp. Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

Fros. Ne me refusez pas la grâce que je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que... .

Harp. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Au revoir.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE ; DAME CLAUDE, *tenant un balai* ; MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

Harp. Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour ce soir et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude ; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout ; et surtout, prenez garde de frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles ; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

Maî. Jacq. (à part.) Châtiment politique !

Harp. (à dame Claude.) Allez. Vous, Brindavoine, et vous, La Merluce, je vous établis dans la charge de rincer les verres, et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents laquais qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

Maî. Jacq. (à part.) Oui, le vin pur monte à la tête.

La Merl. Quitterons-nous nos souquenilles, monsieur ?

Harp. Oui, quand vous verrez venir les personnes, et gar-

dez-vous bien de gâter vos habits. (à *Élise*.) Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma prétendue, qui doit venir vous visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

Élise. Oui, mon père.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harp. Valère, aide-moi à ceci. Oh ça ! maître Jacques, approchez-vous ; je vous ai gardé pour le dernier.

Maî. Jacq. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

Harp. C'est à tous les deux.

Maî. Jacq. Mais auquel des deux le premier ?

Harp. Au cuisinier.

Maî. Jacq. Attendez donc, s'il vous plait.

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

Harp. Quelle cérémonie est-ce là ?

Maî. Jacq. Vous n'avez qu'à parler.

Harp. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Maî. Jacq. (à part.) Grande merveille !

Harp. Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère ?

Maî. Jacq. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harp. Toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire ; de l'argent ! de l'argent ! de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! Toujours parler d'argent !

Val. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant. Mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

Maî. Jacq. Bonne chère avec peu d'argent ! Vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier.

Harp. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Maî. Jacq. Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harp. Ah ! je veux que tu me répondes.

Maî. Jacq. Combien serez-vous de gens à table ?

Harp. Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Val. Cela s'entend.

Maî. Jacq. Hé bien ! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. . . Potages. . . Entrées.

Harp. Comment ! voilà pour traiter une ville tout entière.

Maî. Jacq. Rôt. . .

Harp. (mettant la main sur la bouche de maître Jacques.) Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

Maî. Jacq. Entremets. . .

Harp. (mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.) Encore !

Val. (à maître Jacques.) Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harp. Il a raison.

Val. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. Ah ! que cela est bien dit ! approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi.* . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

Val. Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

Harp. (à maître Jacques.) Oui. Entends-tu ? (à Valère.) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Val. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harp. Souviens-toi de m'écrire ces mots ; je veux les faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

Val. Je n'y manquerai pas : et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

Harp. Fais donc.

Maî. Jacq. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Harp. (à Valère.) Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté bien garni de marrons.

Val. Reposez-vous sur moi.

Harp. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Maî. Jacq. Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (*Maître Jacques remet sa casaque.*) Vous dites...?

Harp. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

Maî. Jacq. Vos chevaux, monsieur! Ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point; et ce serait mal parler: de plus vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes de chevaux.

Harp. Les voilà bien malades! ils ne font rien.

Maî. Jacq. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harp. Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Maî. Jacq. Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils trainassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

Val. Monsieur, je prierai le voisin Picard de se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Maî. Jacq. Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Harp. Paix.

Maî. Jacq. Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous: car enfin je me sens pour vous de la tendresse; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Harp. Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

Maî. Jacq. Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

Harp. Non, en aucune façon.

Maî. Jacq. Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

Harp. Point du tout; au contraire; c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Maî. Jacq. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous: vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, et de vilain.

Harp. (battant maître Jacques.) Vous êtes un sot, un coquin, et un impudent.

Maî. Jacq. Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous n'avez pas voulu me croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

Harp. Apprenez à parler.

SCÈNE SUIVANTE.

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

La Flè. (sortant du jardin avec une cassette.) Ah! monsieur, que je vous trouve à propos! Suivez-moi vite.

Clé. Qu'y a-t-il?

La Flè. Suivez-moi, vous dis-je; nous sommes bien.

Clé. Comment?

La Flè. Voici votre affaire.

Clé. Quoi?

La Flè. J'ai guigné ceci tout le jour.

Clé. Qu'est-ce que c'est?

La Flè. Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

Clé. Comment as-tu fait?

La Flè. Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, (criant au voleur dès le jardin.)

Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste ciel! Je suis perdu, je suis assassiné; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Ou ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce?

Arrête. (à lui-même se prenant par le bras.) Rends-moi mon argent, coquin... Ah! c'est moi... Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi! et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde! Sans toi il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

Le Com. Laissez-moi faire; je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

Harp. Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

Le Com. Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette...

Harp. Dix mille écus bien comptés.

Le Com. Le vol est considérable.

Harp. Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énor-

mité de ce crime; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

Le Com. En quelles espèces était cette somme?

Harp. En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

Le Com. Qui soupçonnez-vous de ce vol?

Harp. Tout le monde; et je veux que vous arrétiez prisonniers la ville et les faubourgs.

Le Com. Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, MAÎTRE JACQUES.

MAÎTRE JACQUES, dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.

Je m'en vais revenir: qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante; et qu'on me le pendé au plancher.

Harp. (à maître Jacques.) Qui? celui qui m'a dérobé?

Maî. Jacq. Je parle d'un cochon de lait que votre intendant vient de m'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

Harp. Il n'est pas question de cela, et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

Le Com. (à maître Jacques.) Ne vous épouvantez point; les choses iront dans la douceur.

Maî. Jacq. Monsieur est de votre souper?

Le Com. Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

Maî. Jacq. Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

Harp. Ce n'est pas là l'affaire.

Maî. Jacq. Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

Harp. Traître! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

Maî. Jacq. On vous a pris de l'argent?

Harp. Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre si tu ne me le rends.

Le Com. (à Harpagon.) Ne le maltraitez point. Je vois

à sa mine qu'il est honnête homme, et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez quelque nouvelle de cette affaire.

Maî. Jacq. (bas, à part.) Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori et on n'écoute que ses conseils.

Harp. Qu'as-tu à ruminer ?

Le Com. (à Harpagon.) Laissez-le faire ; il se prépare à vous contenter ; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

Maî. Jacq. Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

Harp. Valère ?

Maî. Jacq. Oui.

Harp. Lui, qui me paraît si fidèle ?

Maî. Jacq. Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

Harp. Et sur quoi le crois-tu ?

Maî. Jacq. Sur quoi ?

Harp. Oui.

Maî. Jacq. Je le crois... sur ce que je le crois.

Le Com. Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

Harp. L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

Maî. Jacq. Oui, vraiment. Où était-il, votre argent ?

Harp. Dans le jardin.

Maî. Jacq. Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

Harp. Dans une cassette.

Maî. Jacq. Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

Harp. Et cette cassette, comment est-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

Maî. Jacq. Comment elle est faite ?

Harp. Oui.

Maî. Jacq. Elle est faite... Elle est faite comme une cassette.

Le Com. Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

Maî. Jacq. C'est une grande cassette.

Harp. Celle qu'on m'a volée est petite.

Maî. Jacq. Hé oui, elle est petite, si on veut la prendre par-là : mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

Le Com. Et de quelle couleur est-elle ?

Maî. Jacq. De quelle couleur ?

Le Com. Oui.

Maî. Jacq. Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

Harp. Hé ?

Maî. Jacq. N'est-elle pas rouge ?

Harp. Non, grise.

Maî. Jacq. Hé, oui, gris-rouge, c'est ce que je voulais dire.

Harp. Il n'y a point de doute, c'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ? il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

Maî. Jacq. (à Harpagon.) Monsieur, le voici qui revient. N'allez pas lui dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE SUIVANTE.

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harp. Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

Val. Que voulez-vous, monsieur ?

Harp. Comment, traître ! tu ne rougis pas de ton crime !

Val. De quel crime voulez-vous donc parler ?

Harp. De quel crime je veux parler, infâme ! comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment ! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature !

Val. Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

Maî. Jacq. (à part.) Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

Val. C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

Harp. Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?